

## Témoignages d'anciens doctorants des « Mythes fondateurs européens »

« La thèse que j'ai commencée en juin 2009 et soutenue en novembre 2014 était intitulée *Les Métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*. Dans le cadre du doctorat trinational, j'ai effectué des séjours de recherche à Bonn au printemps 2001 et à Florence au printemps 2012. Se sont ajoutés deux séjours à l'université d'Oxford, en 2011 et 2012. Pour financer ces recherches internationales, j'ai bénéficié d'aides de la Sorbonne, de la *Voltaire Foundation* et surtout du DAAD (*Deutscher Akademischer Austauschdienst*).

Ma discipline est la littérature française et non la littérature comparée. Mais j'ai travaillé sur une époque où les frontières ont été largement remises en cause. Entre 1789 et 1815, les frontières ont changé (Bonn et Florence ont même fait brièvement partie de l'Empire français). Les femmes et les hommes du temps se sont beaucoup déplacés, soit pour aller voir la France révolutionnée, soit pour la fuir. Les textes aussi ont circulé, à commencer par les *Réflexions sur la révolution de France* du Britannique Edmund Burke, traduites dans de nombreuses langues et centrales dans le débat sur la Révolution.

Les séjours de recherche à l'étranger m'ont permis de découvrir des textes publiés en Allemagne et en Grande-Bretagne. Ils m'ont aidé d'une autre manière, plus importante encore : alors que la période 1789-1815 a longtemps été peu considérée par les études littéraires françaises, les Allemands et les Britanniques lui ont consacré des études de première importance depuis plusieurs décennies déjà. Sans inscrire ma recherche dans le cadre d'un doctorat international, j'aurais ignoré ces traditions critiques très riches et bien vivantes, qui ont joué un grand rôle dans la définition de mon objet.

Mes échanges avec l'Italie ont été différents. Mon séjour à Florence a eu lieu à un moment où j'avais commencé à rédiger et où je n'avais plus le temps d'explorer des bibliographies nouvelles. En revanche, j'ai rencontré beaucoup de chercheurs italiens en France et j'ai pu m'engager après mon doctorat dans un projet dont le résultat a été la publication d'un ouvrage collectif écrit dans les deux langues (Francesco Dendena (dir.), *Nella breccia del tempo*, Milano, Bruno Mondadori, 2017).

L'objet de ma recherche a été les métaphores naturelles. En m'inspirant des travaux de Paul Ricoeur et plus encore de ceux de Joëlle Gardes Tamine, j'ai considéré les métaphores naturelles que j'ai rencontrées dans les textes comme des métaphores vives, qui inventent des liens nouveaux entre les éléments qu'elles mettent en tension. Plutôt que d'étudier seulement les mots qui peuvent se substituer au mot révolution, c'est-à-dire les métaphores naturelles de la Révolution, j'ai étudié les réseaux métaphoriques qui, dans le débat sur la Révolution, contribuent à la fois à figurer la Révolution, à inventer des savoirs nouveaux et à configurer les liens entre la politique, la science et la littérature.

La première partie de ma thèse traite des métaphores naturelles en tant que lieux textuels et instruments rhétoriques du débat sur la Révolution. La seconde partie étudie les relations entre sciences et politique, envisageant notamment les usages cognitifs ou heuristiques des métaphores. La troisième partie traite du débat sur la littérature qui se développe au cœur du débat sur la Révolution. Si les métaphores naturelles sont remarquables là encore pour leur force rhétorique et parce qu'elles mettent la littérature en tension avec la science et la politique, elles sont aussi des marqueurs littéraires : à travers elles, les écrivains légitiment leur œuvre, définissent leur rôle et inventent la littérature.

Ma thèse a été récompensée par un prix de la Chancellerie des universités des Paris en 2015. Elle est devenue un livre (*Les Métaphores naturelles dans le débat sur la Révolution*, Classiques Garnier, 2016). J'ai continué à travailler avec des chercheurs britanniques et italiens. Depuis juin 2015, je participe à un projet d'humanités numériques, « la fabrique de la Révolution », qui consiste

à transcrire des manuscrits de Jules Michelet. J'ai aussi ouvert un carnet de recherche en ligne, Littérature et Révolution (<https://litrev.hypotheses.org>).

J'ai surtout été recruté comme maître de conférences à l'université Paris Diderot. Le poste que j'occupe depuis septembre 2016 combine trois domaines : la littérature française, l'édition et les humanités numériques. Aucun de ces domaines ne suppose une expérience internationale, mais je sais que ma participation à l'école doctorale « Les mythes fondateurs de l'Europe » a compté, non seulement pour les connaissances qu'elle m'a apportées, mais aussi parce qu'elle m'a permis de prouver mon ouverture et mes capacités d'adaptation. »

Olivier Ritz

« J'ai rédigé ma thèse, *Le paysage pittoresque dans la littérature européenne du Romantisme. Chateaubriand, Eichendorff, Manzoni*, en collaboration avec M. Bernsen, M. Delon et M. Collini qui étaient mes directeurs de recherche et qui ont constitué le jury de ma soutenance à Bonn en juin 2016.

Pendant la période de mon doctorat, j'ai travaillé à l'université de Bonn au département des langues et littératures romanes, ce qui a été une très bonne expérience et dont la thèse a grandement profité. De plus, pendant les deux premières années de mon doctorat, j'ai eu l'opportunité de passer 6 mois à Florence et 6 mois à Paris. Ces séjours ont été possibles grâce à une bourse que l'université m'a attribuée et ces semestres m'ont été très bénéfiques pour la rédaction de mon travail. Même s'il n'est pas toujours strictement nécessaire pour les recherches, je recommande de séjourner dans les deux autres universités le plus longtemps possible, lorsque le financement le permet. À mon avis, c'est avant tout l'occasion d'être confronté à d'autres pratiques scientifiques, à différentes approches de la même discipline. Par ailleurs, ces séjours permettent de collaborer et d'échanger avec les professeurs et les doctorants.

Pour moi, c'était là le plus grand avantage de l'école doctorale, par opposition à un doctorat traditionnel : au-delà des séminaires des professeurs et des rencontres annuelles, nous avons organisé des journées d'étude entre doctorants. À ces occasions, nous avons eu des discussions, très libres et constructives, nous pouvions nous rendre compte que nous partagions les mêmes incertitudes pendant l'avancement de notre travail. De plus, ces échanges nous ont permis de créer des liens amicaux et de constituer des contacts précieux.

Aujourd'hui, il est important qu'un travail scientifique soit international et je pense donc qu'une formation doctorale structurée peut fortement contribuer à élargir cette perspective.

En ce qui concerne la soutenance, je peux résumer que, malgré les appréhensions, les échanges avec les spécialistes du sujet ont été très agréables : en effet, c'est le moment où l'on peut partager le travail de plusieurs années – un événement spécial qui passe très vite et qu'il faut savoir apprécier.

Maintenant je travaille pour l'association des universités populaires à Bonn (*Deutscher Volkshochschul-Verband*) dans le domaine de la formation en ligne. »

Carina Jung

“Ciascun *iter* accademico è peculiare ed individuale, irriducibile ad un singolo *cursus studiorum* e a schematiche suddivisioni in settori disciplinari, e il mio non ha rappresentato un'eccezione in tal senso. Decisivo *turning point* del mio percorso fu la decisione di proseguire la mia formazione, dopo il conseguimento del diploma di dottorato in germanistica, con un secondo dottorato in letterature comparate. Tale decisione non fu in alcun modo dettata da un senso di incompiutezza o lacuna nella mia formazione da germanista, bensì dalla necessità di sviluppare le potenzialità di un

approccio alla ricerca che potrei definire “genuinamente interdisciplinare”, secondo il quale, al netto di specifiche competenze specialistiche, risulta inevitabile e quasi fatale “sconfinare” in altri settori disciplinari, più o meno contigui. Di tale approccio sono debitore a docenti che hanno segnato profondamente il mio percorso universitario, *in primis* il Prof. Patrizio Collini e il Prof. Mario Domenichelli. Il campo di ricerca da me privilegiato era inizialmente la storia dell’editoria e della letteratura in Germania agli inizi del XX secolo. Nel lungo ed appassionante lavoro di lettura delle fonti e scrittura della tesi, mi resi immediatamente conto dell’impossibilità di confinare la trattazione al soggetto primario dei miei interessi e, conseguentemente, dell’opportunità e finanche della necessità di estendere gradualmente il discorso fino ad includere anche la cultura inglese, francese e italiana, analizzando rapporti di filiazione che scoprii sempre più cogenti. Non è un caso che, parallelamente, avessi scritto un articolo per “il Portolano” su Ottone Rosai illustratore e un primo saggio per la “Rivista di Letterature Moderne e Comparate” dedicato allo stampatore tedesco naturalizzato italiano Giovanni Mardersteig, mentre collaboravo molto attivamente con una rivista milanese, “Wuz. Storie di editori, autori e libri rari”, diretta da Ambrogio Borsani, cui inviai, accanto a contributi di interesse germanistico, articoli sulla Kelmscott Press di William Morris, su Sylvia Beach e sulla Lungarno Series di Pino Orioli. Un itinerario *sui generis*, dunque, costantemente a cavallo fra letteratura, storia dell’editoria e arti figurative, programmaticamente rivolto alla scena transnazionale europea. Un itinerario che mi ha consentito di avvicinare, da prospettiva inusuale e parzialmente inedita, l’opera di Stéphane Mallarmé e Stefan George, sviluppando un nuovo progetto che, nel corso di tre anni, si concretizzò in una tesi costruita sull’analisi sistematica dell’opera giovanile di George, più direttamente debitrice dell’esperienza dei *mardis* di *rue de Rome*, e sulla sua lettura in sinossi con il ricco e variegato *corpus* (poetico e prosastico) del simbolismo francofono. La ricerca, peraltro, non si interruppe dopo la *disputatio* e, in occasione della rielaborazione della tesi per la pubblicazione nella collana “Saggi critici” di Pacini, ebbi modo di ampliare il testo con una corposa sezione finale dedicata alla pluridecennale attività di traduttore di George, indagandone tanto i risultati quanto le complesse e originali teorie traduttologiche. Il tema della traduzione poetica era d’altronde, già da alcuni anni, a me particolarmente caro. Me ne ero occupato in un colloquio pubblicato su “Belfagor. Rassegna di varia umanità”, gentilmente concessomi da un grande germanista e traduttore, il Prof. Giuseppe Bevilacqua, e in seguito direttamente, traducendo in versi, più precisamente in endecasillabi rimati, una poesia di George, *Südliche Bucht*, in un articolo destinato ad un volume miscelaneo sulla poesia tedesca e l’Italia edito da Le Lettere. Parallelamente all’attività di ricerca e scrittura saggistica, sono stato a più riprese impegnato in attività didattiche. Ho compiuto la mia prima esperienza di insegnamento con due lezioni, tenute presso l’università “Elia Monarca” di Prato, rispettivamente dedicate alla poesia tedesca medievale (dal *Wessobrunner Gebet* al *Nibelungenlied*) e al *Simplicissimus* di Grimmelshausen. Sarei stato poi richiamato, l’anno successivo, per tenere altre due lezioni su Goethe. L’esperienza di didattica di gran lunga più formativa e significativa è stata, tuttavia, senza alcun dubbio, l’attività di docenza svolta in qualità di lettore di lingua italiana presso la Rheinische Friedrich-Wilhelms-Universität di Bonn nel biennio 2014-2016. Esperienza decisiva, agevolata e resa più produttiva dalla professionalità e disponibilità sia dei colleghi lettori sia dei professori del Dipartimento di Romanistica, che mi ha consentito al tempo stesso di perfezionare, nella pratica quotidiana, la conoscenza della lingua tedesca e di affinare sensibilmente le mie abilità didattiche, avendo ogni semestre il compito di tenere una varietà di corsi di lingua e cultura. Durante questo biennio ho continuato, inoltre, sempre in chiave interdisciplinare, a svolgere ricerche: sulla letteratura fantastica (E.T.A. Hoffmann e Tommaso Landolfi), sul *Gruppe 47* e il Gruppo 63 e, infine, nell’ambito della cultura ebraica (soprattutto, da germanista, ebraico-tedesca). La partecipazione a due convegni dedicati a quest’ultimo affascinante ambito di ricerca mi ha offerto lo spunto per altrettanti contributi sul tema (rispettivamente su Nelly Sachs e su Max Brod). In conclusione, il metodo di indagine critica sviluppato e messo in opera grazie alla decisiva esperienza del dottorato in comparatistica ha rappresentato e rappresenterà in futuro il minimo comune denominatore della mia attività di ricerca e di insegnamento.”

Mattia Di Taranto